

CYGNES NOIRS (1930)

Le matin du 26 août de l'an dernier, j'ouvris le journal et je lus qu'au bois de Boulogne, près du grand lac, on avait découvert le cadavre d'un Russe nommé Pavlov. Son portefeuille contenait cent cinquante francs et un billet adressé à son frère :

« Cher Fédor, ici, la vie est pénible et sans intérêt. Porte-toi bien.
À maman, j'ai écrit que je partais pour l'Australie. »

Je connaissais Pavlov, et savais qu'il se tuerait le 25 août précisément : il ne mentait jamais et n'était pas vantard.

L'année précédente, vers le 10 du mois d'août, j'étais allé le voir pour lui emprunter quelque argent : j'avais besoin de cent cinquante francs.

- Quand pensez-vous pouvoir me les rendre ?
- Disons, le 20... ou le 25.
- Alors, le 24.
- D'accord. Mais pourquoi ?

– Parce que le 25 ce sera trop tard. J’ai l’intention de me supprimer le 25 août.

– Des ennuis ?

Je n’aurais pas été aussi laconique si je n’avais pas su que l’homme ne revenait jamais sur une décision et qu’essayer de le faire changer d’avis était peine perdue.

– Non, pas d’ennuis particuliers. Mais, vous le savez, je mène une existence minable, aucune amélioration ne se profile à l’horizon, et je trouve cela lassant. Je ne vois pas l’intérêt de continuer à manger et à travailler de cette manière.

– Vous avez de la famille...

– De la famille ? Certes. Mais pour eux, ce ne sera pas un drame ; ça leur fera évidemment de la peine, mais, au fond, je ne suis indispensable à personne.

– Admettons. Toutefois, je pense que vous avez tort. Nous en reparlerons, si vous le voulez bien, d’un point de vue plus objectif. Vous êtes chez vous le soir ?

– Oui, comme d’habitude. Passez me voir. Même si je crois savoir ce que vous allez me dire.

– N’en soyez pas si sûr.

– Fort bien, au revoir, conclut-il, en ouvrant la porte et en affichant son sourire habituel, dédaigneux et froid.

Après cette conversation, je ne doutai pas un instant que Pavlov se tuerait, j’en étais aussi certain que du fait qu’en sortant de chez lui j’avais emprunté le trottoir.

Cela dit, si sa décision m’avait été révélée par un autre que lui, je l’aurais tenue pour invraisemblable. Je me souvenais, pourtant, que deux ans

auparavant une de nos relations communes m'avait confié :

– Vous allez voir, il finira mal. Cet homme n'a plus le sens du sacré. Il se jettera sous un bus ou sous un train. Vous allez voir...

– Mon ami, vous divaguez, avais-je alors répondu.

Pavlov était l'être le plus extraordinaire – et à plusieurs titres – de mon entourage, et certainement celui doté de la plus grande endurance physique. Il ne connaissait pas la fatigue ; après onze heures de labeur, nullement épuisé, il s'en allait se promener. Il était capable de vivre de pain et d'eau pendant très longtemps, sans en être gêné ou incommodé. Il savait travailler – et économiser – comme personne. Il pouvait se passer de sommeil plusieurs jours d'affilée et ne dormait, en général, que cinq heures par nuit. Une fois, je l'avais croisé à trois heures et demie du matin, flânant sur le boulevard, les mains dans les poches de son pardessus – on était pourtant en hiver –, mais le froid ne semblait pas, non plus, avoir prise sur sa personne. Il était ouvrier, et dans moins de quatre heures retentirait la sirène de l'usine.

– Vous vous promenez tard ; vous aurez pourtant à vous rendre bientôt au travail.

– J'ai quatre heures devant moi. Que pensez-vous de Saint-Simon ? Un écrivain intéressant, n'est-ce pas ?

– Saint-Simon ? Qu'est-ce qu'il vient faire là ?

– Je prépare une épreuve d'histoire politique de la France, et il est au programme. Je potasse depuis hier soir, et j'ai eu envie de me dégourdir les jambes.